

LE FRANÇAIS EST UN OISEAU : UNE ENTREVUE AVEC FRED PELLERIN

Par Jean-Sébastien Ménard

Fred Pellerin est un conteur et chanteur québécois. Le jeudi 25 janvier 2018, il était de passage au Théâtre de la ville afin d'y présenter son plus récent spectacle : *Un village en trois dés*. Je l'ai rencontré dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française Le français s'affiche et grâce à l'aimable intervention des gens du [Théâtre de la Ville](#).

Fred Pellerin, est-ce que tu peux nous parler de ton parcours?

Mon parcours commence tôt. Enfant, j'étais déjà une très bonne oreille aux parleurs. Il y avait beaucoup de parleurs autour de chez nous, autour de la famille. Il y avait des Jacques Langlois, des Eugène Garand, des Ferdinand Garceau... mon père aussi était un bon parleur... Quand tous ces conteurs parlaient, ça finissait presque par être des joutes verbales. Ils se relançaient. Leurs histoires rebondissaient. Certaines revenaient souvent. Il y avait des *hits*. Moi, j'écoutais beaucoup ça, sans savoir que ça allait germer en dedans de moi. J'ai bu à ça, puis c'est tombé en dormance.



Photo de Marie-Reine Mattera

Des années plus tard, quand j'avais 17 ans, je suis devenu guide touristique au village. C'est un poste qui avait été créé à peu près sur mesure pour moi. On m'avait choisi parce que

j'avais des antécédents en animation et un peu aussi en tant que musicien. Alors, comme guide, j'ai construit une visite guidée du village à partir de l'histoire véritable. En faisant le tour avec les gens, rapidement, toutes les histoires que j'avais entendues étant jeunes sont ressorties et c'est ça que je me suis mis à leur raconter. J'ai rapidement vu l'impact que ça avait sur eux, leurs réactions parlaient d'elles-mêmes et ça m'a « chauffé ». Je me suis mis à construire une cosmogonie de Saint-Élie-de-Caxton. Les personnages sont arrivés, ils sont nés et ont pris des proportions, tranquillement, qui sont allées vers ce qu'on connaît d'eux aujourd'hui. Cette aventure a duré 2 ou 3 ans. Après cela, je suis entré à l'Université du Québec à Trois-Rivières en littérature. J'y ai étudié la littérature. J'y ai fait de la création littéraire et j'y ai aussi beaucoup suivi de cours en linguistique. J'aimais beaucoup la matérialité du mot et l'évolution du mot. Une fois mon bac fini, j'avais un projet pour la maîtrise, mais, en parallèle, pendant mes études, mon affaire de guide touristique avait évolué et était devenue une offre de soirée d'animation, puis, tout simplement, des soirées de contes. Ce qui fait que, pendant mon bac, j'ai commencé à conter de plus en plus. J'ai aussi commencé à aller en Europe avec mes contes. Alors, quand j'ai fini mon bac, j'ai décidé de prendre une année sabbatique, avant la maîtrise, pour voyager, pour aller conter, pour répondre aux invitations qu'on me lançait... D'une certaine façon, je suis encore dans cette année sabbatique qui dure maintenant depuis 21 ans.

21 ans à écrire, à conter, à faire des spectacles et des chansons...

Oui.

Parle-moi de ton rapport au français. Tu as fait des études en littérature, tu manies la langue comme peu sont capables de le faire... Qu'est-ce que le français pour toi?

Le français est une langue vivante. Le français n'est pas une langue morte. C'est une langue qui peut évoluer, c'est une langue qu'on a le droit de faire grincer, c'est une langue qui mérite l'invention, qui mérite la poésie, qui mérite la métaphore. Pour moi, rapidement, la langue française est devenue une chose matérielle, c'est devenu un matériau. C'est devenu quelque chose qu'on peut utiliser. Ce n'est pas une destination, c'est un outil. À partir du moment où tu vois la langue comme un matériau, c'est intéressant d'en changer la forme, de jouer avec, de la faire parler, de la faire grincer, de la faire craquer.

Moi, j'utilise beaucoup cette langue-là, que je réinvente – parce qu'on a le droit de la réinventer si elle est vivante. Cette langue me sert à nommer une réalité qui est à la mienne et celle d'autres – c'est une réalité que je partage avec les autres. J'arrive à placer cette langue-là dans la forme de réalité qui m'entoure et ça finit par être, je l'espère, la meilleure langue pour nommer cette réalité-là.

C'est une façon aussi de véhiculer un héritage.

Oui, un héritage et aussi des espoirs... En fait, la langue évolue selon les réalités où elle se trouve. On n'a qu'à comparer notre français avec les français d'ailleurs, qu'il soit de France, d'Afrique, d'Europe de l'Est ou d'ailleurs. Cela a été prouvé maintes fois. Par exemple, plus tu habites au Québec, plus tu as de mots pour parler de la neige. Si tu habites dans un pays équatorial, sûrement qu'il y a le mot « neige » et que ça finit là pour la neige, alors que nous, on a de la neige fondante, de la *slusheuse*, de la floconneuse, de la pesante, de la remplie d'eau, de la verglaçante... On côtoie cette neige. On va la nommer dans toutes ses formes. Si la langue évolue partout selon son contexte, selon ses circonstances, selon ses conditions météorologiques et selon son histoire, elle devient une partie de nous, elle fait partie de notre histoire. À partir de là, ça peut être intéressant de se dire que, dans la ligne qui se trace avec l'histoire, il y a la possibilité de prolonger par en avant et d'apprendre à lire le futur à travers la langue qu'on porte aujourd'hui.

Par rapport à l'histoire littéraire québécoise, ton travail est extrêmement intéressant puisque, d'un côté, tu écris tes contes et tu publies des livres et, de l'autre, tu montes sur scène pour aller à la rencontre du public et pour leur raconter tes histoires. Il y a, là-dedans, quelque chose qui remonte à l'époque de la Nouvelle-France où l'on se racontait des histoires autour du feu, où il y avait une tradition orale extrêmement forte. Est-ce que tu peux nous parler de cette tradition orale, que tu perpétues par tes spectacles, et de la tradition écrite aussi, puisque tu participes aux deux?

Tout le monde à l'école, c'est encore récent dans notre histoire. Mon père, dans sa famille, ils étaient dix autour de la table. Ce n'est pas il y a mille ans ça, c'est une génération en arrière. Quand il y avait dix enfants autour de la table, ce n'était pas les dix qui allaient faire un postdoctorat. On faisait deux années d'école, puis on la quittait pour retourner aux

travaux de la ferme parce qu'il y avait une urgence qui était là : il fallait manger, se vêtir et dormir dans une maison.

L'écriture et la lecture ne sont pas des choses qui ont été répandues mur à mur depuis huit siècles dans la société québécoise. On a juste à penser aux Français qui ont une tradition de l'auteur et de l'imprimé qui est beaucoup plus longue et plus marquée que la nôtre. Au Québec, on est un peuple de la parole. Gilles Vigneault l'a dit dans sa chanson : « Les gens de mon pays, ce sont des gens de paroles ». Encore aujourd'hui, comme cette chose s'inscrit dans une proximité proche, on en a des relents, on s'en rend compte et on en évalue la force quand on rencontre des Français qui montent sur scène pour y interpréter la virgule, les deux points, les trois points de suspension... Nous, on se donne une liberté. On accepte de jouer, d'aller « zigonner » même dans des textes d'auteurs établis, parce que, pour nous, il y a moins cette ligne-là, cette marque-là, ce poids-là de la tradition.

Tu disais que c'est une tradition qui nous ramène à la Nouvelle-France... Pour moi, le Québec continue à être un peuple qui parle et on le voit par la vivacité de cette langue-là qu'on a chez nous, qui n'est peut-être pas à compter dans le nombre mots du vocabulaire actif, mais dans les métaphores possibles qu'on se permet de faire avec ce vocabulaire-là qu'on utilise. On a compensé par l'image quand on manquait de mots. Ça fait une langue, à mon sens, qui est très colorée.

Tu fais de la chanson, tu fais des contes, tu crées beaucoup. Est-ce qu'il y a des auteurs et des chanteurs qui t'ont marqué et qui t'ont influencé?

C'est dur à dire, dur à analyser de l'intérieur... ce qui a pu m'influencer...

Je peux dire que l'œuvre d'Yvon Deschamps, je suis passé à travers plusieurs fois. Marc Favreau, c'est une plume que j'ai lue et que j'ai écoutée beaucoup. Gilles Vigneault, Félix Leclerc... J'admire immensément Richard Desjardins. J'ai flâné beaucoup dans leurs œuvres. Ça a peut-être un peu, des fois, coloré mes affaires, mais il faut tenir la prétention à ça bien loin parce que ces gens-là sont de très grandes pointures. C'est dur, vu de l'intérieur, d'évaluer l'influence de ce monde-là que j'ai côtoyé beaucoup.

Est-ce que tu es un grand lecteur?

Oui, je suis un bon lecteur. J'achète les livres. J'écris dans les livres que je lis et je mets tout dans mes livres : des billets d'avion, des billets de spectacle, des billets de musée, des photos... J'insère toutes sortes de choses dans mes livres. Alors c'est dur pour moi de lire des livres qui ne m'appartiennent pas. Je suis un très grand acheteur de livres. J'achète beaucoup de livres. Trop de livres, d'ailleurs...

Quels sont les livres qui t'ont le plus marqué, dont la lecture t'a le plus marqué?

Réjean Ducharme m'a beaucoup marqué. À l'université, j'ai suivi un cours sur son œuvre et il m'a secoué. Je me souviens qu'on soupçonnait le prof d'être Réjean Ducharme!

Jeune, je lisais, relisais et relisais les Astérix. Cette affaire-là du village gaulois continue d'ailleurs de me « revirer » à l'envers. J'ai aussi lu tout Félix Leclerc et, depuis des années, j'ai un livre de chevet qui est l'intégral des poésies de Gilles Vigneault. Ça, c'est toujours là, à portée de main, comme une vitamine le matin : un poème de Vigneault. Je lis aussi beaucoup de trucs récents.

Tu disais, plus tôt, qu'après le baccalauréat, tu avais pensé faire une maîtrise en littérature. Est-ce que tu avais une idée de ce que tu voulais faire comme recherche à la maîtrise?

J'aurais aimé étudier la place du public dans le conte, à savoir comment le public avec ses réactions, avec ses interventions et avec ses non-interventions influence l'histoire du conteur. Pour moi, le conteur s'adresse directement à un public et il n'est pas nécessairement pris dans un texte. Le conteur communique. Par exemple, les vieux que je voyais conter, quand le téléphone sonnait, ils ne faisaient pas semblant qu'il ne sonnait pas. Ils se levaient et ils allaient répondre. Je trouvais intéressant d'analyser et d'étudier ça. Parce que si le conteur va répondre au téléphone et qu'il parle dix minutes avec Jean-Paul, quand il revient, l'histoire qu'il nous racontait, il ne s'en souvient même plus. On est rendu ailleurs. Il ne la finira jamais.

Personnellement, je travaille beaucoup mes histoires en prenant ce que le public me donne pour *surfer avec*. J'aurais donc voulu étudier comment le public peut intervenir dans l'histoire.

Tu as fait tes études universitaires à Trois-Rivières, est-ce que tu y as aussi fait ton cégep?

Je suis allé au Cégep de Shawinigan.

Qu'est-ce que tu retiens de tes années au cégep?

Mon père enseignait dans ce cégep-là.

Je dévorais assez de romans pour surcharger ma carte de bibliothèque. Il fallait que je courtise les bibliothécaires pour qu'elles acceptent de me donner plus que le maximum de livres que je pouvais prendre. Finalement, la solution, c'est que j'ai réussi à passer par la carte de mon père qui était prof et qui avait le droit d'emprunter plein de livres à la bibliothèque. J'ai donc pu emprunter plein de livres, dont ceux de Gérard Godin et de Félix Leclerc, et me remplir de ça.

À côté de ça, il y avait tout mon plaisir dans les cours de littérature. Je donnais aussi des heures au Centre d'aide en français où j'aidais d'autres élèves, qui avaient des difficultés en français, à absorber de la grammaire de façon agréable.

Il y avait aussi toute cette folie-là du cégep, de la fête, de l'indignation, de la peau très mince qui est propre à cet âge-là et qui s'étire souvent. Au cours de ces années-là, il y a une intensité qu'on ne retrouve peut-être pas après parce qu'il y a des responsabilités qui embarquent. Au cégep, il y a un croisement entre la liberté, le peu d'attaches et cette peau très mince qui font que ce sont des années intenses et très belles.

Tu as été tuteur au Centre d'aide en français (CAF), est-ce que tu peux nous parler de ton rapport à la langue normative, aux règles de grammaire, aux erreurs?

J'ai beaucoup aimé absorber le code grammatical. Il ne faut pas oublier que la grammaire n'est pas venue avant la langue. Il y a une langue et il y a les grammairiens qui observent les usages et qui en tirent des règles. Souvent, la grammaire, c'est vu comme une police qui vient et qui nous donne des petits coups sur les doigts quand on fait une erreur. Alors, qu'elle est là pour suivre l'usage. Après ça, ce qui est intéressant, c'est d'apprendre ce code-là pour aussi apprendre à le déjouer et à le « démancher ». Moi, j'ai eu le grand plaisir d'ingérer tout ça pour être capable de le recracher d'une façon différente après. Ça continue de me faire *triper*. Je vais souvent chercher une règle de grammaire qui est trop floue dans ma mémoire. J'ai des dictionnaires qui traînent partout, dans plein de pièces de la maison. J'ai un rapport avec cette langue-là, que tu dis normative, qui est heureux, assez heureux pour déjouer son code.

Est-ce que tu peux nous parler de ton nouveau spectacle, *Un village en trois dés*?

Oui, le nouveau spectacle, je m'en vais le faire ce soir. Ça porte sur la création du village de Saint-Élie-de-Caxton. C'est le sixième spectacle. Dans mes choses, on rencontre souvent les mêmes personnages. On reconnaît le microcosme. On finit par connaître les traits des personnages. Il y a quelque chose d'une télésérie, mais avec un épisode aux trois ans.

Là, tout à coup, on vit comme un retour en arrière, on retourne aux sources du village, à sa naissance, et on se demande ce qui s'est passé pour qu'à un moment donné, le village n'existe pas et que la seconde d'après, le village existe. Il y a eu un moment zéro.

Ce qui a mené l'écriture de ce spectacle, ce sont des questions comme : qu'est-ce qui fait qu'un jour un groupe de gens éparpillés parmi d'autres se réunit et devient quelque chose? Quelle est la magie qui fait qu'on passe du « je » au « nous »? Qu'est-ce qui fait que, tout à coup, on s'entend sur quelque chose et qu'on a le goût de marcher ensemble?

Je ne pose pas directement ces questions dans le spectacle, je ne fais pas une conférence, mais je raconte des histoires qui mettent des personnages dans des situations où ils vont peut-être nous servir un début de réponse.

En tout cas, je pense que j'ai trouvé quelque chose dans le spectacle avec laquelle peu de personnes vont pouvoir être en désaccord. Il arrive une affaire dont je suis vraiment content... L'hypothèse que je pose sur la création du village arrive et puis tout le monde se rallie... et je mettrais au défi quiconque de venir me dire qu'il ne serait pas d'accord avec cette affaire-là.

Ça pique la curiosité.

Ton village, tu en es fier, tu en parles énormément et tu es aussi engagé par rapport aux villageois, par rapport à ceux qui te servent d'inspiration pour raconter tes histoires. Est-ce que tu peux nous parler de cet engagement-là?

On retombe à cette question de l'appartenance, d'être d'un projet, d'une affaire collective, d'un projet communautaire, d'un projet de village... Cette chose-là m'allume énormément et cette chose-là est à la source de mes contes. Je ne ferais pas ce que je fais actuellement s'il n'y avait pas mon village. Ce que je fais sur scène est un symptôme de ce qui est en dedans de moi par rapport au village. Ce n'est pas l'inverse.

Ce matin, j'étais en communication avec le petit Lovik parce qu'il s'en va au Carnaval de Québec avec son *ride-cul* grâce à Saint-Élie-de-Légendes où on l'a vu. Après ça, ce matin, j'étais en contact avec le maire du village, parce qu'il a des projets de développer des nouveaux trucs pour les gens du village. Je suis impliqué chaque jour d'une façon informelle dans les affaires de mon village. Je suis citoyen de ce village-là. Après, l'avantage qu'il y a d'être d'un village, c'est que c'est 2 000 personnes. Tu n'es pas obligé de faire la file pendant 6 mois pour rencontrer un élu ou un décideur ou pour mettre sur pied un projet. C'est à portée d'homme, à portée de personne de brasser la cage et de s'impliquer. Et puis, avec les années, on a fait la preuve au village que les projets peuvent être beaux, peuvent être fins, peuvent être de bonne franquette et raisonnés fortement. La preuve est faite. Ça fait en

sorte qu'aujourd'hui, quand un projet a du sens, les gens du village acceptent d'embarquer et de le porter. Et, sur 2 000 personnes, quand tu en as une centaine d'embarquée, le petit bateau bouge vite.

Tu restes attaché à ton village et tu en fais beaucoup pour redonner aux villageois. Par exemple, pour la première du film *Babine*, tu tenais à ce que la première mondiale soit à Saint-Élie-de-Caxton.

Oui, j'avais fait signer les producteurs là-dessus. C'était une clause dans mon contrat. Je tenais à ce que la première mondiale soit à Saint-Élie-de-Caxton. Ils l'ont honorée. En fait, j'ai une clause « Caxton » qui se trouve dans la plupart des contrats que je signe.

Cela permet aux gens du village, par exemple, d'avoir un accès privilégié pour l'obtention de billets de certains spectacles, comme celui avec l'OSM (Orchestre Symphonique de Montréal), où les billets s'envolent vite (en deux jours, les billets sont vendus). Quatre jours avant la vente de billets, j'ai réussi à négocier avec l'OSM et à réserver des billets pour les gens de Saint-Élie-de-Caxton, qui devaient, pour se procurer des billets avant tout le monde, téléphoner à un numéro spécial, que je leur avais donné, et s'identifier à l'aide d'un mot de passe. À tout bout de champ, je fais des choses comme ça.

Un autre exemple, c'est lorsqu'on a tourné *Babine*. Tous les gens du village qui voulaient apparaître dans le film sont apparus dans le film. Il y a eu 75 personnes qui se sont manifestées, alors il y a eu 75 villageois dans le film.

Sur les Plaines d'Abraham, j'avais amené 100 chanteurs de Saint-Élie-de-Caxton, qui n'étaient pas des chanteurs, mais qui sont venus chanter.

Chaque fois qu'on fait un Saint-Élie-des-Légendes, les gens du village ont la primeur. On passe ça sous le couvert de leur approbation. On veut qu'ils voient les épisodes montés avant qu'ils soient sur les ondes de Radio-Canada. Tous ceux qui apparaissent dans la série sont invités. On arrive. On écoute un épisode. On prend l'apéro. On écoute un épisode. On soupe. On écoute deux autres épisodes, puis on s'en retourne après avoir mangé le dessert.

Ça fait un 4 à 10 heures où l'on est ensemble toute la « gang ». Ça fait des beaux moments. Ça nous fait vivre des choses dont on se souvient par la suite...

Avec ton œuvre, tu as voyagé et tu as fait des spectacles partout dans le monde. Partout où tu vas, contrairement à d'autres, tu gardes ta langue et tu gardes ton accent. Tu es compris partout tout en restant fidèle à ta façon de parler et à tes racines. Est-ce que tu peux nous parler de ça, de cette langue vivante que tu transportes?

Moi, je n'ai pas voulu conquérir la France. C'est d'abord un festival de contes qui m'a invité à y aller. Ma prestation à ce festival a fait que j'ai été invité par un autre festival, de musique cette fois, puis par un autre. Tout s'est enchaîné sans jamais que cela soit porté par un intérêt de départ ou par un plan de *match*. Tout ce que je voulais, c'était d'aller triper là où on m'invitait. Je n'ai jamais abordé ça en me demandant s'ils allaient me comprendre ou si ça allait lever, pas du tout. Je suis arrivé là normalement et il s'avère que ça a marché, que ça s'est rendu quelque part. Aujourd'hui, je fais le tiers de mes spectacles en France.

Après, quand je vais au restaurant là-bas, il faut que je me force pour qu'ils me comprennent. Je pense que lorsqu'ils sont assis dans la salle, je parle avec des images, je les embarque dans une histoire complète. S'il manque des petits cailloux sur le chemin, ils voient bien que le chemin est tracé quand même. Il n'y a pas d'insécurité. L'histoire est là, elle se suit. Il manque un caillou? Ils sautent à l'autre caillou... Et quand il y a des mots qu'ils ne comprennent pas, je vais tricoter pour qu'ils les comprennent, et cela, sans jamais prendre leur mot, mais en les amenant à mon mot. Ça fait que ça passe super bien.

Avec les années, je pense que c'est une plus-value parce qu'ils apprécient tout ça. Ils sortent du spectacle et ils ont les oreilles *slaques*, alors...

Si ça ne se passait pas comme ça, je n'y irais pas. Je ne pourrais pas trafiquer mon accent pour aller raconter des histoires de Saint-Élie-de-Caxton là, en français standard. Ça tuerait complètement le projet! Pour me faire comprendre, j'utilise la métaphore et j'écoute le public. On revient à mon affaire, j'écoute le public. S'il ne réagit plus, je me dis qu'il est *stâlé*

quelque part, alors je recule un peu, je rembobine, je vais le chercher, je défais le nœud puis on avance ensemble.

C'est une conversation avec le public.

Bien, oui. D'une certaine manière...

Est-ce que tu aurais un message à formuler à l'intention des étudiants et des étudiantes du cégep?

Par rapport à la langue... C'était facile de dire quand on était au cégep : « *Ben là, on est en math, pourquoi vous comptez nos fautes d'orthographe? Et en géo, pourquoi vous comptez nos fautes d'orthographe? On n'est pas en français!* » Alors que cette langue-là est tellement le véhicule dans lequel on devrait tout charrier de notre réalité. Plutôt que de prendre le français comme une affaire qui est là pour nous attacher, pour nous tenir, pour nous enserrer, on devrait tellement se dépêcher de prendre cette langue pour après la faire péter à notre goût et pour après pouvoir transformer le véhicule et pour pouvoir y charrier encore plus grand. Je suis convaincu que la protection de la langue, au Québec, passe certes par des lois et par l'application de certaines lois, mais, plus que tout, elle va gagner la course si on la fait la plus belle du monde. Et à partir du jour où cette langue-là va être le meilleur outil pour nommer ce qu'on est, pour nommer ce qu'il y a autour de nous autres, pour nommer ce qu'on ressent, pour nommer notre réalité et nos conditions climatiques, il n'y aura pas de danger : les gens vont avoir envie de l'apprendre cette langue-là pour apprendre ce qu'on est.

C'est un message inspirant.

Bien, tu sais... L'oiseau. Ça sert à quoi de dompter l'oiseau et d'essuyer sa cage? On a le plus bel oiseau disponible alors faisons-en donc un oiseau grand, une volée et des couvées. C'est là. Cette langue-là, elle n'attend que nos bouches pour être belle.

Pour mieux connaître Fred Pellerin, voir :

<http://www.fredpellerin.com/>

<http://tourisme.st-elie-de-caxton.ca/fred-pellerin>